TRISTAN KLINGSOR

—

Poèmes de Bohême

U d'/of OTTAWA
39003003738795

MEI

x

20-1-78

99

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pomesdebohme00lecl

POÈMES DE BOHÊME

AUTRES OUVRAGES DE TRISTAN LECLÈRE (KLINGSOR)

Le Livre d'Esquisses, proses (Mercure de France) . . .	(*épuisé*)
Schéhérazade, poésies (Mercure de France)	1 vol.
Le Valet de Cœur, poésies (Mercure de France) . . .	1 vol.
La Duègne apprivoisée, 1 acte (E. Sansot, édit.) . . .	1 vol.
Chroniques du Chaperon et de la Braguette, poésies (E. Sansot, édit.).	1 vol.
Salons (E. Sansot, édit.)	1 vol.
Les Caprices de Goya (E. Sansot, édit.)	1 vol.
Les Femmes de théâtre au XVIIIe siècle (H. Piazza, édit.)	1 vol.
Petits Métiers des rues de Paris (J. Beltrand, édit.). .	1 vol.
Chanson d'amour et de souci, (A. Rouart, édit.) . . .	1 mélodie
Chansons de ma Mère l'Oie, 6 mélodies (A. Rouart, édit.)	1 recueil
Hubert Robert et les paysagistes français du XVIIIe siècle (H. Laurens, édit.)	1 vol.

A paraître :

Humoresques.
Poèmes de France.

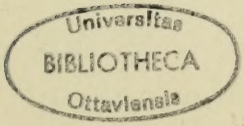
TRISTAN KLINGSOR

—

Poèmes de Bohême

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

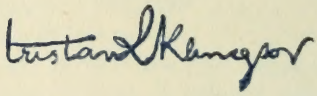
MCMXIII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Cent exemplaires sur vergé d'Arches.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PQ
2623
.E342 P62
1913

FILLES-FLEURS

I

LA BELLE AU BOIS DORMANT

Sous la neige d'hiver de la roseraie
La Belle au bois a bu le philtre des fées
Et s'est endormie en sa robe de prée.

Mais puisque le Chevalier vainqueur des fées
Va venir, la roseraie est refleurie
Sur la tête si mignonne et d'or coiffée.

Et pour que la Belle au bois dormant sourie

Et qu'une fraîche fleur à sa lèvre éclose,
Les pommiers ont fleuri leurs douces soieries,

Lorsque par la vertu des métempsycoses
La prairie a revêtu sa verte robe
Et l'air s'est embaumé de l'âme des choses.

Elle s'éveille et le sommeil se dérobe
Avec paresse ; frêle elle se soulève
En la tige merveilleuse de sa robe

Comme une primevère avivée de sève,
Et regarde venir — une rose aux lèvres —
Le Chevalier Printemps son beau Prince au rêve.

II

ONDINE

Beau jouvenceau du bois joli, si joli,
Beau jouvenceau viens avec moi vers le lac.
Nous cueillerons les soucis d'eau sous les lis ;
J'emplirai de perles ta poche et ton sac
Jolis.

Beau jouvenceau des yeux jolis, si jolis,
Beau jouvenceau viens te mirer dans le lac.
Nous jetterons dans l'eau des cailloux polis

Qui feront mille ronds avec des flic-flac
Jolis.

Beau jouvenceau d'amour joli, si joli,
Je suis Ondine la reine fée au lac.
Je t'aime : tu boiras le philtre d'oubli ;
Je t'aime et je prendrai ton cœur en mes lacs
Jolis.

III

MARGUERITE A LA FLEUR

Emmi l'ovale moyen-âge et mignon
C'est Marguerite — ruban vert et nœud rose —
Qui tant se fait la beau-riante et se pose
De tendres fleurs en la blondeur du chignon.

Et dans l'ovale du visage mignon
La Marguerite aux chères lèvres jolies,
La Belle aux yeux exquis de mélancolies,
La Belle rêve à quelque doux compagnon.

Or les fuseaux de sa main frêle et petite
Ont défeuillé la marguerite d'amour
— O la marguerite, ô gué, de Marguerite ! —

Tombé le dernier pétale qu'elle sème !
— O la marguerite, ô gué, beau troubadour ! —
Et Marguerite mi-cajoleuse : « Il m'aime ! »

IV

DAME ÉLAINE

En revenant des noces j'ai rencontré
La mariée o lon la, la mariée
O lon laire : ses beaux yeux voulaient pleurer.

— « Ne pleurez pas, o lon la, douce épousée ;
La rosée, o lon laire, serait jalouse ;
Le fou du roi vous verrait par la croisée. » —

En revenant des noces, j'ai vu venir

Dame Élaine : avait sa robe de Venise ;
Avait ses chausses en étoffes de Tyr.

— « Dame Elaine aux si beaux yeux qu'ils font mentir
Dame Élaine o lon la, voulez-vous me dire
Quelle fileuse a filé ce point de Tyr ? » —

En revenant des noces j'ai rencontré
La mariée o lon la, la mariée
O lon laire : ses beaux yeux voulaient pleurer.

— « Damoiseau va-t'en plus loin cueillir les fleurs ;
Que t'importe que je rie ou que je pleure ?
Quand l'amour s'en va, o gai ! le cœur se meurt. » —

En revenant de ses noces, j'ai croisé
L'épousée lon la, j'ai croisé l'épousée
Lon laire : et ses beaux yeux je les ai baisés.

V

LILIANE

Le jouvenceau s'en est allé vers le bois
Cueillir le romarin et le serpolet ;
Liliane cueille des prêles au bois.

Le jouvenceau remémorait de vieux lais
Pour les redire à sa Belle aux jolis doigts ;
Liliane chante au bois des virelais.

Le jouvenceau s'en est allé vers le bois

Cueillir le romarin et le serpolet :
Le jouvenceau n'est pas revenu du bois.

VI

COLOMBINE

Pierrot sorcier. Mantel fleuri de dentelle.
Pierrot aile-fleur. Pierrot Fleur de Pommier.
Pierrot parle. Sa voix d'Enjôleur est telle
Qu'un gazouil doux et féerique de ramiers.

— « Madame — puisque vous êtes une fée —
Faut-il que j'aille voler au vieux Klingsor
Pour vous faire une robe de Mondefée
Une tulipe — ou bien quelque autre trésor ?

« Vous faut-il un jasmin pour votre corsage,
Une rose à votre cœur comme un rosier,
Ou pour encadrer la fraise du visage
La collerette d'une fleur de fraisier ?

« Vous faut-il pour votre main de fantaisie
Des gants de giroflée, et pour vos jolis
Et chers pieds mignons — fleurant bon l'ambroisie —
Des chausses de violettes de Marly ? » —

Pierrot se tait. Colombine mi-rieuse :
— « Monsieur Pierrot — puisque vous êtes sorcier —
Donnez moi donc une odeur mystérieuse
Plus que l'odeur du sainfoin ou du rosier. » —

Pierrot meurt. Pour embaumer mouchoir de soie
Colombine a pris son âme entre ses doigts.
Arlequin chantonne au loin des airs de joie :
Pierrot est mort — pauvre fleurette des bois.

VII

YELDIS

Dans son rêve le vieux Prince de Touraine
Voit passer en robe verte à longue traîne
Yeldis aux yeux charmeurs de douce reine.

Yeldis passe sous les pommiers en fleurs
En robe verte de soie — et le Roy pleure,
Yeldis passe sous les pommiers en fleurs.

— « Pauvre Prince de Touraine et de Bohême

Pourquoi veux-tu donc encore que je t'aime,
Pauvre Prince de Touraine et de Bohême?

Tes cheveux sont trop blancs pour mes cheveux blonds
Au son des cloches tes yeux se fermeront ;
Je m'en vais : de jeunes Princes m'aimeront. » —

Sous les pommiers rose-fleuris de l'allée,
La belle a fini sa chanson désolée :
L'âme frêle du vieux Roy s'en est allée.

VIII

ISABELLE

Au verger où sifflent les sylphes d'automne
Mignonne Isabelle est venue de Venise
Et veut cueillir des cerises et des pommes.

Sa fine bouche est jalouse des cerises
Et vers elles ses mains s'enjolivent — comme
Botticelli mystérieux les eût mises.

Au jardin de l'enfant roi de Trébizonde

Elle est venue avec sa bouche jalouse,
Avec la rose fleur de sa gorge ronde,

Au jardin où les fous sont morts tous les douze,
Où les gnomes joufflus ont dansé leur ronde
En jetant des pommes d'or sur la pelouse.

Au verger où sifflent les sylphes d'automne
Mignonne Isabelle est venue de Venise
Cueillir des cerises rouges et des pommes,

Et sa bouche saigne en la chair des cerises.

IX

ESMÉRÉE

Trois nains entrèrent dans l'étrange tourelle
Où la princesse attendait à son rouet ;
La fileuse arrêta la quenouille frêle
Qui se dévidait au bourdon du rouet.

C'étaient trois nains à blanches barbes carrées ;
Ils ôtèrent leurs bonnets ronds de velours
Et saluèrent la princesse Esmérée
En s'inclinant jusqu'aux tapis de velours.

— « Je suis Myrdhinn le roi des reines jolies ;
Je sais le secret merveilleux du passé ;
Voulez-vous lire au vieux miroir d'Ophélie ? »
— Elle regarda le miroir du passé.

— « Je suis Obéron le roi des fées rieuses ;
Je bois la rosée aux roses de l'amour ;
Voulez-vous boire aux coupes mystérieuses ? »
— La princesse but à la coupe d'amour.

— « Je suis Klingsor le roi des magiciennes ;
Je sais tous les sortilèges de demain ;
Voulez-vous cueillir la tulipe ancienne ? »
— Elle prit la fleur triste des lendemains.

Les trois gnomes sortirent de la tourelle
En s'inclinant vers la princesse très bas
Et la fileuse reprit son fuseau frêle
Pour attendre Celui qui ne viendrait pas.

X

HÉRODIADE

Hérodiade fleur de chair au calice
De sa robe brodée de légers oiseaux,
De sa robe merveilleuse qui se plisse,
Hérodiade a cueilli le pur calice
D'une rose reposée au bord des eaux.

Au creux d'un vase chimérique de songe
Où de l'eau dort ivre de charme et d'oubli
Elle a trempé la rose fleur de mensonge,

La rose coupée qui se meurt comme en songe
De ne plus boire aux lèvres du soir joli.

Vient rêver Hérodiade à la croisée.
Son visage de princesse est une fleur
Sur les sépales du corsage posée.
Et les oiseaux de sa robe à la croisée
L'ont enjôlée de leurs baisers cajoleurs.

Cependant qu'au vase tors et clair trempée
La rose aux douces odeurs de Visapour,
L'autre rose a l'air d'une tête coupée
Dont la tragique bouche s'entrouvre pour
Un baiser féerique de mort et d'amour.

XI

LA REINE DES FOUS

Aux airs des joueurs de guitare et de flûte
La mascarade est passée au carrefour,
Avec des baladins faiseurs de culbutes
Devant des ballerines de carrefour.

Des fous défeuillaient des branches d'azalées
Pour en orner chapels troués de velours ;
Des vagabonds conduisaient par les allées
Baudets boiteux bridés d'or et de velours.

Des bouffons s'acoquinaient avec des reines
Et s'en allaient doucement mimer l'amour
Et cueillir le mensonge aux robes à traîne ;
Des violons faux jouaient des airs d'amour.

Et derrière la bambochade, — menée
Au son des grelots tintinnuleurs des fous, —
Se dodelinant dessus sa haquenée
Venait la reine des roses et des fous.

Elle avait en sa main l'étrange merveille
Du plus laid des nains de Tiflis à Timour
Qui lui chuchotait des choses à l'oreille
A faire mourir les mendiants d'amour.

XII

DAME KUNDRY

Au rouet vermoulu sculpté de licornes
Dame Kundry filait depuis trois cents ans ;
Quelqu'un cogna trois petits coups à la porte :
Un ménestrel fou d'amour entra céans.

L'intrus pirouetta de charmante sorte
Pour offrir à la fileuse au vieux rouet
Quelque Livre fleuronné de trois cigognes :
Dame Kundry surprit son cœur guilleret.

L'intrus lui tendit un cornet clair de corne
Plein d'un élixir de jouvence et d'amour,
Dame Kundry but le vin qu'on édulcore
Et rougit comme une rose de Timour.

L'intrus lui joua des airs de farandole :
Dame Kundry s'énamoura d'un balai,
Et — robe qui froufroute, guimpe qui vole —
Se mit à sautiller un pas de ballet.

Mais l'intrus brisa par terre sa viole.
Dans le cornet tors et magique de Kohl
Il ne restait qu'un bouquet qui s'étiole
Et les trois cigognes y trempaient leur col.

Le merveilleux ménestrel ouvrit la porte,
Il ôta sa toque à plume de gala,
Et pirouetta de fort charmante sorte
Devant dame Kundry qui n'était plus là.

XIII

ORIENTINE

En sa cathèdre ouvrée d'étoffes d'Assur
Klingsor vieillot, doigts au menton souriant,
Songe. De ses lèvres se lève l'azur
De trois pipes odorantes d'Orient.

Les gnomes qui chantonnent la chanson brève
Et qui tiennent les trois pipes de Syrie,
Les gnomes subtils sauront-ils à quoi rêve
L'Enchanteur, doigts au menton, barbe fleurie ?

Sur le Livre des sorciers qu'ils ont ouvert
Il laisse prendre ses manches à revers
Et dodeline son vieux chef mi-couvert
D'un bonnet pointu brodé de samit vert.

Une voix chuchote un nom : « Orientine ! »
Une rose séchée aux feuillets du Livre
Tremble (est-ce la brise d'amour qui lutine ?)
Le bon sorcier boit l'élixir qui l'enivre.

Soudain surgit des enluminures d'or
Du parchemin, aux signes de l'Enchanteur,
Orientine la princesse d'Endor,
La mignonne poupée aux propos menteurs.

Et comme elle caresse la barbe grise
Du vieux Maître que l'élixir d'amour grise,
Les gnomes rieurs et ravis de surprise
Laissent choir les trois pipes-fleurs qui se brisent.

XIV

LA REINE DE TRÉBIZONDE

Je suis le fou du sire de Trébizonde ;
J'ai vu porter en terre la reine blonde ;
Toutes les fleurs ses sœurs pleuraient à la ronde.

Je l'ai vu porter par quatre papillons ;
Dame la Lune la fardait d'un rayon ;
Ses lèvres étaient peintes de vermillon.

Elle est morte de m'aimer la reine rose ;

Son âme était restée au cœur d'une rose ;
Les ondines m'ont conté toutes ces choses.

Des elfes chantaient des airs mystérieux.
— Dites-moi, dites-moi donc les fossoyeux
Qu'avez-vous fait de la reine aux si doux yeux ?

Je suis le fou du sire de Trébizonde ;
Elle est morte de m'aimer la reine blonde
Et je vais cherchant son âme par le monde.

Son âme est demeurée au cœur d'une fleur ;
Toutes ses sœurs, toutes les fleurs sont en pleurs ;
Voici ce que m'ont dit les ondins frôleurs.

— « Quand tu pourras dénouer les trois licornes,
Quand les turlupins t'auront donné leurs cornes,
Quand tu sauras jouer des cent cors de corne

» Et lancer ta marotte de baladin
A la lune, tu trouveras le jardin
Où fleurit la rose reine des ondins. » —

Je suis le fou du sire de Trébizonde ;
Elle est morte de m'aimer la reine blonde
Et je vais cherchant son âme par le monde.

XV

LA FILLE DU ROI

Dans un ancien royaume de Thulé
Mendiait un ménestrel ensorcelé
Qui savait toutes les chansons de Thulé.

Sur une vieille viole d'Ysselmonde
Il jouait les plus belles chansons du monde
Et faisait pleurer les filles d'Ysselmonde.

Un jour il rencontra la fille du roi ;

Elle était sur son plus riche palefroi ;
Il voulut embrasser la fille du roi,

Elle portait sur son poing mignon et frêle,
Elle portait une jolie tourterelle ;
Il saisit soudain son bras mignon et frêle.

Elle voulut appeler son père au bois :
Il lui mit au cou le collier de ses doigts —
Oh ! oh ! — elle n'appela personne au bois.

Comme une morte aux douces lèvres rosées
Il la posa dans les fleurs et la rosée :
On entendit chanter ses lèvres rosées.

Elle chantait la plus belle des chansons ;
Le ménestrel prit sa viole aux doux sons
Pour moduler avec elle la chanson.

Mais lorsque la romance fut terminée
Elle rendit sa pauvre âme de damnée,
Quand la romance d'amour fut terminée,

Et le triste ménestrel ensorcelé
Repartit dans son royaume de Thulé
Jouer ses ritournelles d'ensorcelé.

Sur une vieille viole d'Ysselmonde
Il jouait les plus belles chansons du monde
Et faisait pleurer les filles d'Ysselmonde.

XVI

IZEL

Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent ;
La reine Izel est couchée avec son Page ;
Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent.

Elle s'est prise avec son Page à songer
Et les harpes ont des musiques étranges ;
Il rôde une odeur de rose et d'oranger.

— « Izel, donne-moi ton corps à violer ;

Qu'on caresse les harpes et les violes ;
Izel, donne-moi ton corps à violer. » —

Or la reine rêve de magique amour ;
Les mauvaises voluptés hantent son âme ;
Or la reine rêve de magique amour.

Elle donne à son beau Page l'or filé
De ses longs cheveux de fée et de ses cils ;
Elle donne ses longs cheveux d'or filé.

Mais il ne dira pas qu'il avait Izel
Et qu'Elle a donné sa bouche de cerise
Au Page vil qui voulut aimer Izel.

Car de ses longs cheveux de vieil or filé
Et de ses deux mains merveilleuses, Izel
L'a doucement, le pauvre Page, étranglé.

Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent ;
La reine Izel est couchée avec son Page ;
Doux musiciens, frôlez les harpes d'argent.

XVII

MAHAUD

La tête coupée de Mahaud dans la coupe
Sourit de son péché d'amour dévoilé
Aux trois beaux trouvères qui pleurent en groupe
Pour avoir aimé la reine de Thulé.

L'époux de l'infidèle a voulu qu'on coupe
Le cou de cygne féerique et fuselé ;
La tête coupée de Mahaud dans la coupe
Sourit de son péché d'amour dévoilé.

Le Roy triste a fait emprisonner la troupe
Des trois beaux trouvères au merveilleux lai ;
Le Roy de la Jolie a voulu qu'on coupe
Son cou frêle et qu'on leur porte à cajoler
La tête coupée de Mahaud dans la coupe.

XVIII

YSEULT

Quand la nuit tissa de l'ombre en l'air bercée,
Quand Yseult aux blanches mains fut trépassée,
Le Roy prit dans ses deux mains d'ensorcelé
Les deux mains de sa très pâle fiancée
Pour en faire un grand lys pâle de Thulé.

Le Roy prit les cheveux blonds de son aimée ;
Le Roy prit le crâne lourd de son aimée.
Il fit tramer un long bandeau fuselé

Des cheveux d'or, des cheveux blonds de l'aimée.
Et fit du crâne une coupe de Thulé.

Le Roy but dans la coupe de son aimée,
Le Roy cueillit le lys pur de son aimée.
Puis il prit le bandeau blond et fuselé,
Le bandeau blond à la soyeuse tramée
Et se pendit — pour sa reine de Thulé.

Et quand le jour tissa l'aube en l'air bercée,
Quand Yseult aux blanches mains fut trépassée,
On emporta le Roy mort ensorcelé
Avec Yseult sa très pâle fiancée
Dans un linceul filé de fleurs de Thulé.

XIX

ÉLISE AUX FUSEAUX

Des fuseaux se sont bercés à la croisée :
C'est dame Élise aux fuseaux blonds reposée ;
On viole une chanson sous la croisée.

— « Élise, douce Élise aux légers fuseaux,
Quelle fleur avez-vous prise en les réseaux
De vos fuseaux si légers, de vos fuseaux ? » —

A la croisée où se dorlote une rose

Élise aux fuseaux, Élise se repose :
Quelqu'un aux mains de fol a volé la rose.

— « Élise, douce Élise aux légers fuseaux,
Quels oiseaux avez-vous pris en les réseaux
De vos beaux doigts si légers à vos fuseaux ? » —

A la croisée où s'est posée une oiselle
C'est Élise au bras mignon qui se fusèle :
Quel damoysel a donc fait peur à l'oiselle?

— « Élise, douce Élise aux légers fuseaux,
Quel cœur triste avez-vous pris en les réseaux
De votre amour tard éclose à vos fuseaux ? » —

Un damoysel est monté sur la croisée...
— O pourquoi donc meurt Celle aux fuseaux, grisée
D'avoir ouï ces choses sous la croisée,

O pourquoi donc est morte Élise aux fuseaux ?

XX

LORELY

Assise aux rames de sa barque de reine
En sa robe verte couverte de roses,
Elle chantait. Trois trouvères de Touraine

Sur la rive écoutaient en naïves poses.
Elle chantait une romance de fées
Où l'on racontait de merveilleuses choses.

Les banderoles étaient d'or agrafées ;

Trois cygnes nageaient devant la barque frêle
Au milieu des nénuphars et des nymphées.

Or les trouvères du château des tourelles
En oyant la romance de la sirène,
Tous trois s'éprirent de fol amour pour elle...

Et quand les cygnes noués aux riches rênes
Avec leur barque au soir rose eurent filé,
On trouva trois beaux Trouvères de Touraine

Morts d'avoir aimé la reine de Thulé.

SQUELETTES FLEURIS

(1897)

A Pierre de Bréville.

ROMANCES A LA ROSE

La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé.

GÉRARD DE NERVAL.

I

ROMANCE A LA ROSE

Cueille la rose et le fuseau
De la lèvre ou du doigt ;
J'ai vu passer au bois ton damoiseau :
Cueille la rose et le fuseau
Que voici fleuris pour toi.

La rose est blanche
Et le fuseau de verte soie ;
Ta main joliment se penche
Vers la rose blanche
Et ta lèvre sourit de joie.

Celui qui fredonnait au matin léger,
Ah! n'était-ce ton damoiseau?
Et depuis n'es-tu pas à songer
De l'enfant jaseur au pas léger?...
Cueille la rose et le fuseau.

II

SABBAT

De chapels de fleurs coiffées
Avec trois ivrognes borgnes,
Au son faux d'un violon
Trois ondines dansent en rond :
Où donc est le roi des fées,
Obéron ?

C'est un manchot qui se démène
Sur un violon de Crémone

Et comme des papillons
Fait virevolter les talons :
Où donc est le roi des naines,
Obéron ?

Puis, c'est Titania qui pose
Sur la hure de Bottom
Son léger chaperon
De roses et de liserons :
Où donc est le roi des roses,
Obéron ?

III

LA ROSE MORTE

Encore une rose de Bohême
    Fanée à tes doigts,
Sans que tu saches que l'on t'aime ;
Encore une rose de Bohême
    Morte pour toi.

Encore une heure vieillie,
Encore une rose morte,
Une rose que le temps emporte
Sans que personne l'ait cueillie.

Sais-tu, toi qui files ainsi le passé,
Qu'à chaque heure une rose s'effeuille,
Que chaque écheveau de chanvre blond tissé
Te fait un cheveu blanc d'aïeule ;
Que tous les damoiseaux ont trouvé fermé
Le seuil de ta demeure,
Et que, chaque soir, un peu de ton cœur se meurt
(Mais sais-tu ?) sans avoir aimé...

IV

LA REINE DU LAC

Comme une fleur sur l'eau bercée
A la chanson des dames du lac,
C'est ma frêle fiancée
Qui se berce au joli tic-tac
Des rainettes rieuses du lac.

Les rainettes l'ont faite reine
Du royaume enchanté du lac
Et lui ont mis une traîne

D'iris et de marjolaine
Pour la marier au roi du lac.
Et maintenant, toi qui passes sous les saules,
Ne viens pas regarder au fond du lac,
Mais va-t-en sans ouïr les rainettes folles
En corsets verts babiller sous les saules,
Pour t'enjôler et te faire prendre aux lacs
De la maligne dame du lac.

V

LE PAGE

Ce page-fleur avec sa rose d'avril
A la bouche en sourire,
Avec sa viole de Tyr
A l'épaule, ma douce, que vous veut-il?

Ce page-oiseau avec ses jolis lieder
A ramage puéril,
Avec sa viole de Tyr
Aux doigts, ma douce, que vous veut-il?

Et pourtant, charmeuse, à la croisée
(Pour ouïr cette romance d'enfantelet)
Vous vous êtes paresseusement posée ;
Et le pauvre chanteur s'en est allé
Sans savoir ! sans savoir pourquoi
Sa mignonne viole de Tyr
Ne sait plus jaser sous ses doigts
    Ses jolis, jolis lieder,
    Comme autrefois.

VI

NE DORS PAS

Si tu ne veux pas qu'on vole la rose
De tes lèvres closes, doux ami,
Oh ! ne dors pas : la Mort est jalouse
Des roses ; prends bien garde, bel endormi,
Si tu ne veux pas qu'on vole la rose.

Si tu ne veux pas qu'on cueille la fleur
De tes yeux, ne dors pas, doux ami :
Mai passe et les pervenches meurent ;

Rouvre tes yeux, féerique endormi,
Si tu ne veux pas qu'on cueille la fleur.

A sa bouche édentée Elle a mis la rose
Et des pervenches en ses yeux vides, doux ami...
Oh ! dors maintenant ; repose
Sans ta robe de chair, pauvre endormi :
On ne verra plus les pervenches écloses,
Les pervenches d'amour — ni les roses.

VII

PRENDS CES ROSES

Sois douce ;
Et prends ces roses à tes doigts,
Ces roses que tu cueillis aux mousses
Comme on savait les cueillir autrefois.

Les clochettes du dimanche
Chantent comme des oiseaux de paradis ;
Mets ta robe blanche à vertes manches
Et ta couronne de fleurs de jadis.

Car je viendrai pendant la mignonne messe
T'admirer, petite sœur,
Avec tes lèvres aux chères promesses
Et tes yeux d'adorable douceur,

Comme si j'étais — en maître de chapelle
Rêveur encor d'avés et de proses,
Et l'habit fané de velours à dentelle —
Quelque Mozart qui t'apporterait des roses.

VIII

ROMANCE A LA ROSE

Quand la rose au corset noir sera fanée,
Mignonne, sur ma viole d'amour
Je jouerai pieusement comme un avé
Cette jolie romance surannée,
Cette ancienne chanson d'amour
Que vous savez.

Quand la rose à votre cœur sera fanée,
Nous la mettrons dans un cercueil de velours

Et je vous jouerai cet air d'amour bercé,
Cette jolie romance surannée
Que pépiaient les pages-oiseaux de velours
Du temps passé.

Mais hélas ! quand la rose s'est fanée.
Mignonne (à votre corsage embaumé d'amour),
Sur ma viole je n'ai pas su retrouver
Cette jolie romance surannée
Que vous redisait jadis le dameret d'amour
Que vous savez.

IX

L'AVEU

Ainsi tu sais la demeure
Des oiseaux-fées ;
Et toutes les chansons étouffées,
Et tous les airs charmeurs
Que la brise sur les roseaux a bercés,
Tu les sais.

Tu sais les romances des baladins
Aux baladines,

Le lai de Mélusine et de Raymondin
Ou bien (à Brocéliande sous les yeuses)
Celui de Viviane à Myrdhinn ;
Et ce que, le soir, raconte le cor
D'Obéron à Titania sourieuse,
Tu le sais encor.

Mais sais-tu aussi, sais-tu pourquoi je t'aime,
(Malgré tes chausses incertaines,
Malgré ce manteau troué de laine
Dont le malheur t'a vêtu),
Cher passant inconnu de Bohême, —
Mais sais-tu?...

X

LE SOUCI, LA ROSE, OU LA MARJOLAINE

Le souci, la rose ou la marjolaine,
Iseult, Elise ou Yolaine,
Le souci, la rose ou la marjolaine
Que vos pages si gentils
Au lac, au bois ou par la plaine
Furent cueillir, — où donc sont-ils ?

Et ceux de France, de Flandre ou de Touraine,
Iseult, Elise ou Yolaine,

Et ceux de France, de Flandre ou de Touraine,
Vos trois pages si gentils
Qui portaient le faucon, la fleur ou la traîne
Derrière vous, — où donc sont-ils ?

Mais la douce, la jolie ou la vilaine,
Iseult, Elise ou Yolaine,
Mais la douce, la jolie ou la vilaine
Aux corsages à dentelles
Où le souci, la rose ou la marjolaine
Furent mariés, — où donc sont-elles ?

XI

CRÉPUSCULE

Au clair du soir, qui veut sourire ?
Les enclos sont fermés où rêvaient les rois
Et tous les oiseaux ont tu leur tirelire....
Les fileuses ont délaissé les rouets :
Dormez, ma mignonne,
(Voici que se défeuille la ramée
Avec les roses d'automne),
Dormez, ma mignonne aimée.

Au clair du soir, qui veut sourire?

Voici les dernières fleurs de ma cueillée ;
Dormez dans votre château de Tyr :
Je ne viendrai pas vous éveiller.
Mais j'aimerais mourir
(Dormez, ma mignonne)
Mais j'aimerais mieux mourir
Avec la dernière rose de l'automne,
Au clair du soir qui va sourire.

A Gustave Kahn.

INTERLUDE DE LIEDS

Je suis le fou de Pampelune.
TRISTAN CORBIÈRE.

I

LE FOU

Chante mon fou...

Manteau vert et rose,
Manteau rose et vert ;
A sa marotte une rose
Et des manches à revers.

Chante mon fou..

Révérences à la ronde
A princesses ou ribauds,

Et se rire du monde
Sur un escabeau !

Chante mon fou...

Chevrote une ballade,
Vide un gobelet ;
Son doux cœur est malade :
Mais où meurt Triboulet ?

Chante mon fou...

II

LA NAINE

Ma chère naine mignonne
Est morte ; et sa robe est une pimprenelle
D'automne
Qu'ont gaufrée ses suivantes les coccinelles,
Une pimprenelle blanche
A fines manches
Et corsage vert.
Et parce que les gnomes de la venelle
Qui me jalousaient à mots couverts

Ont redit au vieux roi Scarbo
Que j'aimais sa fille la pimprenelle,
Il a envoyé trois vilains nabots
Couper la tête de mon aimée,
Sa pauvre tête de fraise des bois
Qui dort en sa collerette embaumée,
Sous la robe de pimprenelle blanche
A fines manches
Et corsage étroit.

III

CHANSON DE THULÉ

Je suis un pauvre fou de Thulé :
Que mon cœur, tout mon cœur a de joie ;
Je suis un pauvre fou de Thulé ;
Mon rêve passe en décors de soie.

Je suis un joli roi de Bohême :
Que mon cœur, tout mon cœur est troublé ;
Je suis un joli roi de Bohême
Et ma besace est d'argent filé.

Je ne sais plus même ce que j'aime :
Suis-je content, suis-je inconsolé
D'être ce joli roi de Bohême,
D'être ce pauvre fou de Thulé?

IV

AU JARDIN JOLI

Au jardin joli
Il y a des roses,
Il y a des lis...
Au jardin joli
Est-il un fol qui veuille
Faire la jolie chose,
Faire la jolie cueille
Des roses?

Au jardin d'amour
Il y a des lèvres,
Beau page ou pastour...
Au jardin d'amour
Est-il un fol qui veuille
Faire le joli rêve,
Faire la jolie cueille
Des lèvres?

V

L'AMOUR MORT

Marguerite joliette, ma charmante,
Tes lèvres m'ont trop souri :
Faut briser ton amour pour ne plus qu'il mente,
Faut le briser comme un rosier fleuri.

Le mien c'était un pauvre enfant fée
Qui faisait tinter mon cœur comme un grelot,
Et quand j'ai étreint son cou ! pour l'étouffer,
Il est mort avec un gentil sanglot.

Pourtant ce soir une rose blanche
A ta bouche demeurait encor,
Et, quand tu m'as parlé tout bas, comme on chante,
J'ai cru dans mon cœur sentir bouger plus fort
Le mignon squelette de mon amour mort.

VI

AU BORD DES EAUX

Au bord des eaux
Des damoiseaux
De Tyr
Prennent des oiseaux
Dans leurs réseaux
Pour rire, pour rire.

Un oisel est mort
Dans ce vieillot décor
De Tyr :

Qui veut jouer encor,
Qui veut jouer du cor
Pour rire, pour rire ?

Parmi les courlis
Rosely
De Tyr
N'entendra plus les tirelis
Des bengalis
Pour rire, pour rire...

Or donc, ma Douce, voici le virelai
Que les mignons varlets
De Tyr
S'amusaient jadis à violer
Sur les cordes d'argent filé
Pour rire, pour rire.

VII

LA REINE DES ROSEAUX

Je suis fou de la mignonne reine
Des roseaux,
Je suis fou d'une rainette à traîne
Aux légers réseaux,
Qui dort, dort là-bas, aux eaux bercée.

Et quand je me mire en ses yeux clairs
De fiancée,
Il me semble que j'ai l'air

D'un varlet du lac en corset vert,
Et que tous deux pour ouïr les airs
Qu'on brode aux harpes des pages-fées,
Dans une barque de nymphées
Nous irons vers la berge fleurie
Où, debout sur un pied, quelque ibis du soir
Ecoute les rainettes de féerie
Babiller leurs chansons d'espoir.

VIII

LA PROMESSE INUTILE

Si vous vouliez, bien aimée,
Je ferais votre vie heureuse comme un rêve
Et je serais à jamais votre page
Pour vous cueillir aux prés, aux vergers, aux ramées
Des roses rouges comme vos lèvres
Et des roses blanches comme votre âme.

Je vous ferais des chansons bien douces,
De gentilles chansons d'oiseaux,

D'oiseaux habillés de soie et de velours
Qui gazouillent auprès des sources,
Comme des filles et des damoiseaux,
Leurs chansons d'amour.

Et peut-être, bien aimée, un soir ou l'autre,
Vous vous souviendrez de toutes ces choses,
Des rêves qui ne reviendront plus,
Des lèvres qui n'ont pas su trouver les vôtres,
Des mains qui ne se sont pas jointes — et des roses :
Mais vous n'avez pas voulu.

IX

MÉLISANDE AU FUSEAU

Mélisande au fuseau
Il ne faut plus filer :
Au soir entends trembler
Une chanson d'oiseau.

Est-ce d'un damoiseau
D'un page ou d'un varlet ?
Mélisande au fuseau
Il ne faut plus filer :

Je ne sais s'il fut beau
Comme une rose ou laid
Ou sage, ou fol, ou sot ;
Mais depuis n'a filé
Mélisande au fuseau.

X

LES OSSELETS

Quand tu seras morte, petite amie,
Je ne veux pas garder le crâne affreux
De ta pauvre naïve tête endormie,
Où la Méchante aura cueilli sans doute
Les violettes de tes yeux creux
Et la rose de ta petite bouche.

Quand tu seras morte, petite chérie,
Je voudrais garder toujours — mais veux-tu ?

Ton cœur sur mon cœur comme on prie,
Ton cœur sur le mien qui a tant battu,
Si tu avais un cœur, petite chérie.

Mais je garderai peut-être
Les osselets de tes doigts si doux,
Je les garderai — chers mignons squelettes —
Pour en faire un joli joujou de fou,
N'est-ce pas, m'aimée ? pour mes jours de fête.

XI

NOCTURNE

La lune tremble dans l'eau
Et mon cœur dans le soir,
Avec la douceur d'un sanglot
Ou d'une chanson d'espoir.

La lune tremble dans l'eau
Au travers des saules ;
Mon pauvre cœur est en sanglots
Et mon âme est folle.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Mon cœur tremble ce soir,
D'amour, savez-vous ?
Pour une chanson d'espoir,
Pour une chanson de fou.

La lune tremblait dans l'eau
Et mon cœur dans le soir :
Le fou se meurt dans l'eau
Et la lune sourit au soir.

A Jean Lorrain.

SQUELETTES FLEURIS

Io amo mas a tu amor que a tu vida.

ANONYME.

I

LA CUEILLEUSE DE ROSES

Bonne Mort, voici s'éveiller l'aube
Au sentier par où tu viens déguisée
En cueilleuse de roses, avec ta robe
A traîne verte couverte de rosée.

Moi, j'étais assis en ma mante grise
Au bord du lac où l'aube s'était baignée,
A m'amuser des prêles prises
Aux toiles transparentes des araignées.

Mais quand tu es venue
Avec ce bouquet triste d'ossements,
J'ai oublié la grâce menue
Des eaux, et je t'ai souri comme un amant.

Et tes mains fleuries aux manches
Ouvertes, je les ai baisées,
Les os fuselés de tes mains plus blanches
Que celles des fileuses ou des épousées.

II

AU PRÉ AUX CLERCS

Dire qu'il était si joli
Avec son chapel de page
A plumes de bengali,
Avec son fluet corsage
De passereau fou,
Avec sa fraise de dentelle au cou ;

Qu'il chantait les plus beaux lais
Du monde,

Qu'il chantait les plus beaux lais
D'amour,
En vidant des gobelets
A la ronde
Chopes ou coupes tour à tour...

Et dire que tout à l'heure des ménestrels
Ont rencontré sa douce,
Douce Isabelle
Au côté du vieux prince de Maupers,
Et qu'ils l'ont trouvé, mort ! sur la mousse
Et les fleurs
Du Pré aux Clercs,
Las ! avec une petite rose au cœur...

III

LE GRIMOIRE

Dans un grimoire de Thulé
Se dessèche une azalée
Au calice de velours ourlé.

Une espèce de nécromant
Y lit un conte d'Hoffmann
Aux signes obscurs du roman.

D'un archet aux doux appels

Les notes sautent en ribambelles
Sous les ongles du vieux Krespel.

Entre un revenant qui va droit
Au mystérieux grimoire
Et prend la fleur entre ses doigts.

De sa bouche aux quatre dents
(Le violon chuchote un andante)
Il baise ce signe adoré d'antan.

Mais le nécromant troublé
Laisse le livre et l'azalée
Et sur un manche à balai

S'en retourne vers Thulé.

IV

LE SQUELETTE

C'est un squelette de baladin qui danse
Et se balance la corde au cou ;
Chausses de mort et creuse panse,
C'est un squelette de baladin qui danse
Comme un fou.

Avec sa branche de saule caduc
Pour gibet, sur le beau lac d'Ondine,
Rêve-t-il toujours d'être Myrdhinn
Ou Ogier, sorcier ou duc?

Ah ! doux mendiant d'amoureuse aumône,
Entends-tu cette mouche (en robe mignonne
A celle d'un page pareille)
Qui s'en va sonnant cet air connu de cor
Qui bourdonne encor
A tes oreilles ?

Ou bien dame araignée te file-t-elle
De son léger fuseau
Une aune ou deux de dentelle
Pour faire une chemise à tes vieux os ?

Qu'importe ! ce soir sous les saules
Quelque filleule d'Obéron
En vêture argent de fiancée
Viendra nouer à tes épaules
Sa collerette de liserons
Et d'iris tressée,
Pendant qu'aux bords du lac un rossignol
Ramagera cette romance :
C'est un squelette de baladin qui danse

Et se balance la corde au cou ;
Chausses de mort et creuse panse,
C'est un squelette de baladin qui danse
Comme un fou.

V

LA MÉPRISE

Ruche fleurie et guimpe de velours
(Et la plume noire à la toque),
Vous êtes la mignonne qui se moque
Des vavasseurs ronronnant d'amour.

Vous êtes la mignonne à riche ruche
(Rose à la bouche, pervenche aux yeux)
Qui rit des œillades de merluche
Du chapelain borgne de Châteauvieux.

Car ce soir sans doute votre agneau de page
Viendra maladroitement dénouer les rubans
Des tulipes penchées à votre corsage
Qui se défeuilleront en tombant...

Mais non : ce soir c'est la Mort, ma douce,
Qui s'est déguisée en damoiseau charmant
Et a mis ses chausses de mousse
Pour venir à vos rendez-vous d'amant.

Et ce soir, ce damoiseau joli de jalousie,
Chère, doit vous attendre au rendez-vous d'amour
Pour plonger en votre cœur la lame cramoisie
D'un poignard très fin à manche de velours.

VI

LE BAL DES SQUELETTES

Ma douce, au bal des squelettes,
Ce soir, veux-tu venir ?
Jehan de Vitteaux y râcle son rebec :
Ma douce mie, veux-tu venir ?

Les morts en ribambelle
Se sont masqués de visages chers ;
Les bouches ébréchées se sont faites belles
Et les mains ont remis gants mignons de chair.

Borgnes et béquillards seront ivrognes
Jusqu'au matin ;
Coupes de Chypre cognent
Et font tinter gobelets pansus d'étain.

Guillaume de Lorris cueille la pimprenelle,
Et ce nain si fol de Tidogolain
Turlupine Colombine sous la venelle,
Pendant que Pierrot sirote au loin.

Mais comme Jehan de Vitteaux a cassé
Son archet ensorceleur,
Tous les trépassés
Ont laissé choir masques et fleurs...

... Et maintenant toi, ma douce mie,
Ma pauvre morte d'amour,
Reviens donc faire l'endormie
En ton cercueil brodé de velours.

Que pouvaient m'importer tes yeux (des pervenches
Et ta bouche qui ne m'ont que leurré,
S'il me reste ton squelette — fine branche
De lilas blanc, que je puis adorer.

VII

BERCEUSE

Mon frère, ton corps se berce sur l'eau
A la corde de tes cheveux d'or,
Comme une branche blanche de bouleau,
Comme une branche de bouleau mort.

Mon frère, le vent chante dans tes os,
Le vent triste à pleurer comme un fou,
Qui souffle en tes doigts fins de damoiseau
Comme dans une flûte à dix trous.

Je me souviens que tu étais joli,
Mon frère, avec des gestes charmants
A ravir la douce de Tripoli,
Avec des airs de page, vraiment.

Ah ! qui t'a pris le bouquet pourpre et cher
De ta bouche et les lis de tes doigts
Et la fraîche tulipe de ta chair,
Beau squelette adoré d'autrefois ?

Crâne aux yeux crevés, tu peux oublier
Tes songes creux d'amour désormais :
Ta mie avec un autre chevalier
Ira cueillir la rose de mai.

Et ton squelette qui pend au bouleau
Fera peur aux oiseaux de Thulé,
Ton pauvre squelette berçant sur l'eau
Sa grappe d'ivoire fuselé.

VIII

LA CORDE

Mon mignon amour, ce gentil fol si frêle
En pourpoint de soie à pointes de velours
Qui souriait trop naïvement pour elle,
Je l'ai pendu, ô gai ! mon mignon amour.

A la corde de tes cheveux tressée
J'ai dû l'accrocher au paradis :
Sa petite âme est aux harpes bercée,
Mon cœur ne sait plus battre comme jadis.

Et ce soir enchanté de cloches sages,
Quand tu es venue en robe à clochetons
Comme aux images des missels moyen âge,
Ce soir chanteur de cors, tontaine tonton,

Tu n'as pas vu que cette rose à ma lèvre
(Ah ! vierge folle de vertu)
Tu n'as pas vu que c'était mon amour frêle
Qui te tirait sa langue de pendu.

IX

PETER SCHLEMIHL

Le grand seigneur ôte son chapeau
Aux plumes merveilleusement irisées ;
— Le page noir ôta son chapeau.

Le grand seigneur envoie trois discrets baisers
A madame Laure au balcon, qui regarde ;
— Le beau ténébreux envoya trois baisers.

Le grand seigneur tire sa cochelimarde

Et jette sur l'herbe son manteau ;
— Le page noir tira sa cochelimarde.

Et c'était Peter Schlemihl, dieu me damne !
Qui venait de pourfendre son ombre
D'un coup mirobolant de sa dague, —

Si pourtant l'on peut pourfendre une ombre.

X

LE PENDU

Au bois charmeur, au bois charmant,
Aux branches d'un bouleau penché,
Mon doux page aimant
Est accroché.

Il a toujours son corselet
De libellule des roseaux,
Et ses grègues de velours ourlé
Et sa toque d'oiseau.

Et sans le cerne violet de ses yeux
Et le trou de sa bouche de mort,
On croirait encor
On croirait l'enfant adoré d'Armor
Aux gestes gauches et gracieux.

Car lorsque avec le vieux sire de Puyssée
La Dame de Châteaumignon est passée
Sur sa housse brochée de licornes,
Il a fort joliment au bout de sa corde

Pirouetté deux ou trois tours,
— Et la brise aux fraîches risées,
La brise jasait un vieil air d'amour
Sur la viole à terre brisée.

XI

SCHÉHÉRAZADE

Douce Schéhérazade encor un conte !

Où l'on cueille des bouquets d'Engaddi
Ou des roses noires d'Endor,
Où se rencontre
Le magicien d'amour maudit
Avec Miryamie au jardin, qui dort.

Douce Schéhérazade encor un conte !

Où viennent pépier les bengalis
En leurs robes adorables d'oiseaux,
Où l'on rencontre
Avec leurs cinnors aux airs jolis
Les couples ennoués des damoiseaux.

Douce Schéhérazade encor un conte !

Ou bien où songe en sa forêt d'Orient,
Comme un mort qui serait paré d'oranger,
Quelque vieux comte
D'Assur ou de Tripoli, souriant
Dans sa blanche barbe de chanvre léger...

A Paul Fort.

BALLADES DES BALADINS

Que ramage la ballade ?

ALOYS BERTRAND.

I

BALLADE DU ROUTIER

Gai routier, que ramage la ballade ?

Parle-t-elle des ribambelles
De fous et de ménestrels
Qui s'en vont la rose au chaperon ?
Ou bien de Maud et d'Isabelle
Pleurant à la croisée ou sur le perron,
    En parle-t-elle ?

Gai routier, que ramage la ballade ?

Parle-t-elle des varlets et des veneurs
Avec l'arc, le gerfaut ou la fleur,
Qui s'en vont sonnant du cor par les venelles ?
Ou de celles d'Ys et d'Elseneur
Qui portaient au poing la colombelle,
En parle-t-elle ?

Gai routier, que ramage la ballade ?
Parle-t-elle d'Elaine et de Roselis
Cajolant leurs pages jolis
Et cueillant la pimprenelle ?
Ou bien des sires des fleurs de lys
Qui moururent à la croisade,
En parle-t-elle ?

Gai routier, que ramage la ballade ?

II

LOYS

Loys cueillait des roses.....
Car il croyait que l'aube
Et le soir sont aussi des roses.
Il aimait le tirelire des oiselles ;
Il grapillait souvent des groseilles
En faisant peur aux pauvres oiselles.

Dans les bourgs il souriait aux dames

Qui se penchent aux balustrades
Et mendiait l'amour des belles dames.

Il jouait avec sa toque
Et tournait en gracieuses rondes
En faisant pirouetter sa toque

Aux trois plumes de colombe.

III

SOIR D'ORIENT

Au clair d'un soir d'Orient et d'azur,
Au balcon où les roses fleurissent sur
La margelle, la reine de n'importe où
(Au clair d'un soir d'Orient et d'azur),
Lutine avec son fou.

— Mon beau fou, donne-moi l'azalée
Qui doit si bon fleurer
Fleurie au fond de la vallée. —

— Pour vos doigts, douce reine, vous l'aurez. —

— Mon beau fou, donne-moi le diadème
D'argent ouvré
De la princesse de Bohême. —

— Pour vos cheveux, douce reine, vous l'aurez. —

— Mon beau fou, tes fleurs d'amour
Se fanent, et ce diadème d'argent
Est trop lourd ;
Mon fou, donne-moi les étoiles d'argent. —

Et par un soir d'Orient et d'azur,
Au balcon où fleurissent les chèvrefeuilles
Et les roses, le beau fou vêtu de deuil
A la reine a porté sa jolie cueille
D'étoiles, — dans l'eau d'une coupe d'Assur.

IV

LES BALADINS

Quand passeront les baladins de Bohême
Avec leurs roses et leurs oiseaux,
Je t'achèterai leur plus belle traîne,
Une jolie traîne de Bohême
A rendre jaloux tous les damoiseaux.

Je t'achèterai des bouquets de roses,
    Des lilas et des soucis ;
Je t'achèterai les plus douces choses,

Des bouquets de roses
Et des violettes aussi.

Mais — pauvre adorée — je n'ai acheté
Qu'un mignon cercueil de satin velouté
Où comme un fou d'amour ! moi-même
J'ai mis ton cher squelette de fiancée,
Quand les baladins de Bohême
Sont passés.

V

LE RETOUR

La main tremblante au gantelet
Doucement a frôlé la clé.

— Ma mie, dormez-vous ?

Alors l'épousée épie aux serrures,
Sans voir — pourtant — son chevalier.
Pour s'endormir elle ôte du corsage
Les roses, et les joyaux des parures,

Et le brocard qu'elle découd ;
Mais ce qu'elle a oublié,
C'est le gage d'amour de son page,
Ce beau ruban vert qu'elle porte au cou.

La main tremblante au gantelet
Doucement a tourné la clé.

— Ma mie, dormez-vous ?

Elle est aux courtines qui rêve des elfes,
Avec sa bouche grande comme une fleur,
Avec aux seins ses doigts en trèfle
Comme une griffe au poing de l'oiseleur.
Elle est aux courtines qui fait la dormante
Aux yeux fermés, sans qu'on sache jusqu'où
Son corps d'infante souple mente,
Avec son gage d'amour faux au cou.

La main tremblante au gantelet
A tourmenté le glaive au fer ciselé.

— Ma mie, dormez-vous ?

Lui, c'est un vieux seigneur qui revient de guerre ;
Au cimier du casque, l'autour
A replié ses ailes qui naguère
S'éployaient aux châteaux d'alentour ;
Mais malgré l'âge et la tête balafrée,
Sa main tremblante a pris le glaive, — et d'un coup
Il a mis à l'épousée si adorée
Ce joli ruban de sang rose au cou...

La main tremblante au gantelet
Au fond du lac a jeté la clé...

— Ma mie, dormez-vous ?

VI

CHANSON D'AUTREFOIS

Les minnesingers cajoleurs
Aux douces chansons
(Avec l'accord
Du jet d'eau qui pleure
Au verger en fleurs),
Les joueurs du cor
Et les échansons,
Enfin, tous ceux qui sont
Jadis ! passés en merveilleux décor,
Et passeront encor...

Les varlets qui vont mourir
Aux prisons des tours,
Et les servants d'amour
Venus tour à tour
Avec des fleurs, des sourires
Et des roses de Timour,
Et puis les lansquenets
Et les chevaliers de Tyr,
Tous ceux que la ronde a menés,
Et ramènera toujours...

Mais toi,
Tes lèvres et tes cheveux,
Et tes roses aux doigts,
Et tes aveux
Le soir auprès du feu,
Mais toi,
Et les soir de mai,
Les soirs animés,
Tout cela c'est fini, vois,
Et ne reviendra jamais...

VII

LA SÉRÉNADE

Le page enfant à cou de cigogne
Qui porte le faucon
De monseigneur de Bourgogne
Chante, ce soir, sous un balcon.

Et puisque la lune a caché sa corne,
Il fausse une chanson d'acoquinée
Avec une audace sans borne,
Comme un galant de soixante années.

Même il a mis sa toque noire
Aux quatre plumes d'épervier
Et qui verrait son haut-de-chausses de moire
Pourrait bien l'envier.

Mais — comme une main de châtelaine
A doucement entr'ouvert la jalousie
Et jeté des marjolaines
A ce fol ménestrel de fantaisie, —

Tout se tient coi dans la ruelle
Et l'enfant peureux à cou de cigogne
Sous son capuchon rentre ses oreilles
Comme un escargot de Bourgogne.

VIII

YOLANDE

— Des pages-fées ou des oiseaux-fleurs
Qui ramagent en trilles fous,
Des pages-fées ou des oiseaux-fleurs
Aux babillages cajoleurs,
Douce Yolande, que préférez-vous ?

— Des robes de roses tissées
Par les doigts légers des fous,
Ou des robes d'amour tissées

Aux rouets des fiancées,
Douce Yolande, que préférez-vous ?

— Je ne veux ni chansons de féerie
Ni robes gaufrées de Kachemyr,
Mais je veux m'endormir
Aux accords des cithares de Hongrie,
Pendant qu'une jolie araignée d'Asie
En corsage mignon de velours
Filera sur mon squelette à jour
Sa traîne fine de fantaisie.

IX

A LA TAVERNE

Ce soir trois jouvenceaux,
Couteaux au cœur et manteaux troués,
Ce soir trois jouvenceaux
A la taverne du Rhin sont entrés.

— Que voulez-vous, messires ?

— Damoiselle Marguerite,
Pour moi je ne veux
Qu'une pinte d'eau bénite,
Fraîche, fraîche comme vos yeux. —

— Que voulez-vous, messires ?

— Votre eau, damoiselle, est trop claire.
Moi je veux
Une choque de blonde bière,
Blonde, blonde comme vos cheveux.

— Que voulez-vous, messires ?

—L'eau, c'est bon pour les sans-argent,
Et la bière pour toi, messire Jehan.
Moi qu'on m'apporte trois doigts de vin rouge
Comme la rose, belle, de votre bouche.

Damoiselle Marguerite, à vos sourires !

Mais leurs mains ont tant tremblé
Quand ils ont cogné les gobelets,
(Oh ! oh ! que maître Satan les emporte ;)
Mais leurs mains ont tant tremblé
Que les gobelets se sont fêlés, —
Et que damoiselle Marguerite est morte.

X

ROMANCE DE BOHÈME

Qui a su ce que ramageait la romance ?

Elle ne parlait pas des chevauchées
De reîtres sur la pierraille des chemins,
Ni des mules aux grelots d'or enfourchées
Par les pages, brides de velours aux mains,
(Des bourgs de Bohême aux villes de la Hanse),
Ni des arcs, ni des brocarts, ni des hennins.

Qui a su ce que ramageait la romance ?

Elle ne parlait pas des soudards en troupe,
Ni des minnesingers qui vont au fredon
Des rondes, et boivent les doigts en coupe
Au clair des ruisseaux, ni de ceux qui vont,
Mendiants d'amour aux routes de France,
Ni des lieds, ni des besaces, ni des dons.

Qui a su ce que ramageait la romance ?

Mais elle disait le charme de s'asseoir
Aux enclos où les fuseaux sont dévidés,
Où les rouets ne tournent plus le soir,
— Avec un lumignon et le godet, —
Avec (enfin) aux lèvres la douce souvenance
Des vieilles chansons qui viennent y rôder...

Qui saura ce que ramageait la romance ?

XI

CHANSON DE THULÈ

— Il était un roi de Bohême,
Il était un fou de Thulé ;
Leur âme, je crois, était la même :
Dites-moi, ma mie, où sont-ils allés ?

— L'un portait mantelet à traîne,
L'autre velours d'Elseneur ourlé ;
Leurs cœurs étaient fous — à peine :
Mon page Hamlet, où sont-ils allés ?

— Au gilet, ils avaient des chrysanthèmes
Comme un bouquet de sang violet :
Bon fossoyeur de Bohême,
Bon fossoyeur, où sont-ils allés ?

— Il était un roi de Bohême,
Il était un fou de Thulé ;
Vers la mort seule où l'on aime,
Je crois bien qu'ils s'en sont allés.

LE FABLIAU DES FOUS

(1897)

I

L'ANE ET LA FÉE

Un âne vint manger une rose au verger
D'une fée ; les nains à coups de verge et de ronces
Coururent en cortège lui rosser les reins.

Et firent tant à cris et cors gonflant les joues,
Que leur musique et celle du baudet encor
Réveilla la fée qui dormait au frais du jour.

Vint aussitôt fort surprise en savoir la cause,

Et riant à loisir de ses nains dépités
Elle emplit ses mains de roses pour le baudet.

Puis l'ayant fait d'or et de soie blanche brider
Elle renvoya ses nains sots avec leurs branches
Et baisa son nouvel ami sur le naseau.

De sorte que le soir chacun d'eux fut conter
Bas à l'oreille à quelque sylphide dormant
Comme une abeille en sa cabane, la merveille

D'une fée qui s'était énamourée d'un âne.

II

SUITE D'IMAGES

Un écureuil filait sa quenouille en silence
Sous les feuilles d'un hêtre ; une grenouille verte
Sur sa queue assise le regardait filer.

Une jeune fille aux croisées de sa maison
Filait aussi, sa robe d'épousée peut-être
Et le fuseau léger se moquait des aiguilles.

Vint à passer un beau damoiseau : la grenouille

Sauta dans l'eau ; l'écureuil quitta sa quenouille
Et la jeune fille laissa choir son fuseau.

Mais lui sans regarder courait après une oie !
La jeune fille reprit l'écheveau de soie
Et referma sa fenêtre ; l'écureuil preste

Se cacha sous les feuilles tremblantes du hêtre
Et le damoiseau trop naïf à bouche ouverte
Ne vit même pas au coude de la rivière

L'oie blanche qui avalait la grenouille verte.

III

LE RÊVEUR

Un rat rêvait d'amour dans la souche d'un saule,
Sourieur en la rose de sa bouche et fol
Comme un jeune rat qui sourit de toute chose.

Sa mie avait vraiment robe si douce et mine
Si fûtée avec ses yeux jolis d'émeraude,
Qu'il en oubliait croûtes de pain sec et mie.

D'ailleurs tous les cricris comme des ménestrels

Accordaient leurs cithares frêles et jouaient
Dans les blés et dans l'herbe une aubade endiablée,

De sorte qu'il n'entendit pas, le pauvre rat,
Venir, entre les hêtres où les araignées
Cousent leur fil aux branches, le vieux bûcheron

Qui lui trancha la tête d'un coup de cognée.

IV

MESSIRE DE COQUELICOQUIBUS

Un escargot montrait ses cornes à la lune ;
Les fées au bois d'argent pleuraient leur infortune,
Messire de Coquelicoquibus aussi.

Le nain qui le vit s'en fut vite au vieux donjon
Gratter ses trois cordes pour éveiller la belle
Qui mettait l'échelle de corde à son balcon.

La gorge était mignonne et la bouche à baiser

Savoureuse comme une pomme ; à la croisée
Pendait l'échelle de corde ou de soie brisée...

Et là-bas au bois d'argent où les blondes fées
Dansent l'une après l'une de soucis coiffées,
Un escargot montrait ses cornes à la lune :

Messire de Coquelicoquibus aussi.

V

LA FLEUR DE TREFLE

Un âne était amoureux d'une fleur de trèfle
Qui s'était cachée rouge et frêle entre deux touffes
D'herbe, derrière les pieux vermoulus d'un pré.

Déjà passant auprès revenant du marché,
Notre âne aurait bien voulu la mettre à sa bouche,
Mais noble dame Pentecôte l'empêchait.

Pourtant un jour qu'elle avait mis sa robe bleue

De cinq aunes de soie et mouchoir à fleurs jaunes
Pour aller aux noces du neveu, toute en joie,

Se laissant bercer au bât de roses orné,
Messire l'âne passa son nez dans l'herbage,
Si bien vraiment qu'il fut piqué par une guêpe

Et qu'il lança sur les cailloux d'une ruade
Dame Pentecôte en rage, honteuse et rouge
De son dos malade et de ses cottes troussées,

Pour s'enfuir avec la fleur froissée à la bouche.

VI

LE BRANDON

Il y a dans mon feu ce soir un joli gnome
A ceinture d'or qui cause d'amour fort tendre
A la mignonne salamandre qui s'endort.

Il doit être épris certes de sa robe verte
Et de ses habits de naine fée, car il ôte
Comiquement toque couverte de rubis.

Il agite ses grelots vermeils, vite, vite,

Saute de bûche en bûche comme un sot derviche
Et la petite salamandre se réveille.

Elle admire son beau collier de sous percés,
Sa mantille rouge, bleue et rose d'émir,
Son haut de chausses tissé de pourpre dessous.

Elle admire ses espiègleries de jongleur
Qui escamote mille billes de couleurs
Qui pleure et qui sourit sous sa hotte de fleurs.

Mais comme il fait encor deux ou trois pirouettes
A la crémaillère en lutin tout cousu d'or,
Prise enfin de peur, la frileuse salamandre
File en la cendre et le dernier brandon s'éteint.

VII

LE BALADIN

Pour se faire aimer d'une fée, un baladin
Vint une fois de très loin tout vêtu de soie,
Mais il oublia son âme dans le jardin.

Elle tomba dans le cœur d'une rose ; un fou
Qui n'avait qu'un cœur de satin noir, vers le soir
Passa par là, triste et doux et cueillit la rose.

Or la fée était assise au rouet oisive,

Le baladin ne sachant que dire : au dehors
A loisir une chanson monta du jardin.

Un air qu'il avait chanté mais ne savait plus,
Un air de flûte aux notes trop vite croisées,
Chanta sous la croisée ouverte au soir d'été.

Sortie à peine et tout se tut. Et du balcon
Où montait une odeur de roses dans le soir,
Le baladin vêtu de soie put voir la fée

Qui s'enfuyait avec son fou dans le jardin.

POÈMES DE BOHÊME

I

CHANSON DE BOHÊME

Comme un écho de la ballade de Villon,
Comme un écho de la chanson de Verlaine,
Sur un vieil air de violon
Mon pauvre cœur redit sa peine.

Il radote souvent du passé
Et de la reine de Bohême ;
Sur un vieil air mal cadencé
Mon pauvre cœur redit sa peine.

Ce n'est pas que des belles heaulmières
D'Iseult, Blanchefleur ou Roselis
Je ne parle pas à ma manière,
Et pourtant c'est comme un écho très affaibli
De chansons de France et d'anciens poèmes.

II

KLINGSOR

« Un homme sans amour est un dormeur sans rêve »,
Dit-elle ; il posa son bonnet de Syrie,
Ota sa pipe de ses lèvres
Et sourit.

Il avait déjà dans sa barbe d'or
Des fils d'argent, mais ses yeux étaient comme
Ceux des rois mages qu'on adore
Pour avoir cueilli le bonheur des hommes.

Son manteau de soie et ses manches
Etaient brochés de chimères agriffées
Avec des revers d'hermine blanche
Et des dentelles comme des collerettes de fées.

Sa cathèdre toute en bois de rose
Etait sculptée de licornes doubles
Où dans sa grave pose
D'enchanteur, s'appuyaient son chef et ses coudes.

Il sourit. Il sourit comme un roi mage
En sa barbe blonde fleurie de givre,
Leva les yeux du vieux missel d'images
Et ses doigts tournèrent la page du livre.

« Un homme sans amour est un dormeur sans rêve, »
Reprit-elle... Et Klingsor songeant
L'ayant très amicalement baisée aux lèvres
Se remit à fumer son calumet d'argent.

III

CHANSON DE BOHÊME

Princesse, savez-vous où est la Bohême ?
Savez-vous où l'île de Thulé ?
Mais je ne sais plus d'où je reviens moi-même ;
Je reviens du pays où l'on aime ;
Princesse, est-ce de Bohême, ou de Thulé ?

Je veux retourner au pays de folie
Au pays d'Ophélie et d'Izel ;

Mais je ne sais plus si j'aimais Ophélie :
J'aimais la fée et la si jolie :
Qui prit mon cœur ? Est-ce Ophélie ? Est-ce Izel ?

Je veux revoir Ysselmonde ou bien Venise
Et la princesse de Visapour ;
Je veux cueillir les fleurs de l'île promise,
Les roses d'Islande ou de Venise ;
Je veux revoir encor le vieux parc d'amour.

IV

MATIN D'OCTOBRE

Matin d'octobre. Le vieil homme ouvre sa croisée
Et regarde le paysage gris :
Du haut de la branche noire et brisée
D'un pommier mort de Barbarie
Le vieux corbeau décrépit
Ecoute jacasser les trois pies
Qui sautent dans le pré ;
Un chien dans la cour aboie.

Mais le vieil homme n'entend rien
Que la chanson de cette fille délurée

Qui cherche des bolets dans le bois
Et il reste immobile et le cœur en émoi,
Tout remué par ce railleur refrain
Jusqu'à ce que la musicale et fraîche voix
Se soit enfin perdue au loin.

V

LES FILEUSES

J'aime le bourdon des rouets frêles
Le soir, auprès des tapisseries
Quand les doigts las emmêlent entre elles
Oiselles et roses de féeries.

J'aime ouïr les contes des fileuses
Radotant au grésil des chandelles
Les histoires d'amour fabuleuses
De dames et de pages fidèles.

Au ronflement des rouets fragiles
Les bouches aux quenottes cassées
Marmonnent à l'heure des vigiles
Leurs vieillottes chansons cadencées.

C'est l'aventure de Loys le page
Qui mourut d'amour fol pour sa belle
Recevant une fleur en message,
Ou celle de Jehan et d'Isabelle.

Les lèvres ont des contes sans nombre ;
L'heure coule de songes frôlée,
Et si la porte s'ouvre dans l'ombre,
Les mains s'arrêtent ensorcelées.

Car chacune des frêles fileuses
Croit entendre venir, comme au conte,
Avec la fleur d'amour fabuleuse
Aux doigts, quelque page ou quelque comte

Qui s'agenouillera devant elle
Pour déposer sur ses mains flétries
Le baiser, toujours jeune et fidèle,
De l'amoureux tardif des féeries.

VI

LE RIDEAU

Temps superbe :
Un coq a chanté ;
Le matin rit dans la rosée ;
La pie est dans l'herbe
Et l'escargot sur une branche d'églantier ;
Le soleil écarte le rideau lourd
Du brouillard sur le paysage ;
Une jeune femme montre son visage
En écartant le rideau fin de sa croisée
Et mon cœur alors s'éclaire à son tour.

VII

CHANSON DE BOHÊME

Il faut bien rire de sa peine,
Mon adorée,
Et faire des chansons de son chagrin ;
La vie est pleine
De ces peines dont personne ne sait rien,
Mais qu'y faire ?
Il faut bien rire de sa peine
De peur d'en pleurer.

Avec un masque de comédie
J'aurai traversé cette vie
Le sourire au visage et le cœur en souci ;
Ah ! je sais bien que c'est folie
D'aimer ainsi,
Mais qu'y faire ?
On dit que la vie est brève et légère :
Hélas ! il faut bien rire de sa peine,
Mon adorée,
De peur d'en pleurer.

VIII

LE CORBEAU

Il y a un corbeau dans le pommier mort
Et trois pâquerettes dans l'herbe fine ;
Le jour est gris, la bise pique.

Ainsi me voici de retour encor
Dans ce pays mélancolique,
Avec ses bois sombres pour décor,
Et le bleu sourd et triste de ses collines.

Mais toi, mon cœur, quel lourd secret te martyrise ;
Amie aimée pourquoi n'êtes-vous pas ici ?
Il me semble que la bise pique plus fort
Et que la colline est plus grise :
Est-ce une larme qui tremble entre mes cils ?

Le vieux corbeau bouge dans le pommier mort.

IX

LES QUATRE ESCARGOTS

Dormez, petite fée de mon cœur,
Que votre fou vous chante sa berceuse avec douceur.
Ce soir de printemps au clair de lune
Quatre escargots de Bourgogne font en chœur
Sur l'herbe leur promenade taciturne :
Dormez, petite fée de mon cœur.

Comme quatre grotesques troubadours
Laissant sur les feuilles une traîne d'argent,

Ils vont en lent cortège, se dirigeant
Vers la lointaine demeure
D'une grenouille verte qui se meurt d'amour :
Dormez, petite fée de mon cœur.

Mais ce conte d'enfant, ce conte de fou
Des quatre escargots de Bourgogne,
Vous plaira-t-il et le croirez-vous ?
La lune sourit, n'ayez plus peur ;
Mon amour va mourir mignonne :
Ah ! dormez, petite fée de mon cœur.

X

MADRIGAL

Ni la fleur d'or du pissenlit,
Ni la pâquerette rosée,
Ni l'églantine, ni l'œillet singulier
Qu'en vous haussant sur l'étrier vous prîtes
A la croisée,
Cher et grisonnant chevalier,
Pour moi ne valent Marguerite.

Ni Rosalinde, ni Roselis,
Ni celle que surprit le vieil Ulysse,

Ni l'hypocrite si jolie
Que nul de ses galants ne se dépite,
Ni la princesse noire comme réglisse,
Pour moi ne valent Marguerite.

XI

LES BOHÉMIENS

Les bohémiens qui ont des fleurs de neige
Dans leur barbe noire, ce soir, sont passés
Avec leurs femmes et leurs bambins en cortège,
Regards durs, faim au ventre et pieds blessés,
Les bohémiens de Bohême au hameau sont passés.

On dit qu'ils ont volé ainsi en hordes
Des poules, des agneaux en brisant les huis,
Qu'ils ont pris pour en faire des danseurs de corde

Des marmots ; on a même dit depuis
Qu'on a trouvé des flaques rouges près des puits.

Et pris de peur au feu de braise des fours
Les vieux et les adolescents
Ecoutent se perdre au carrefour
La chanson des bohémiennes d'amour
Qui ont aux corsages des roses de sang.

XII

AUTOMNE

Automne est déjà revenu vers nous,
Chère Iseult,
Et pourtant tu sais que je t'adore encor ;
Automne est déjà revenu vers nous,
Avec son chapeau vert sur ses cheveux roux
Avec ses beaux yeux clairs comme le ciel bleu
Derrière les trous de son masque d'or.

Chevalier, chevalier, ton épée est rouillée
Et tu t'armes en vain ;

Chevalier, ta main tremble et ton cœur aussi :
Ah ! la dernière rose de l'été
Est prête à s'effeuiller ;
Chevalier tout gris, chevalier transi
Ne veux-tu pas goûter
Un peu de ce vieux vin du Rhin,
Chevalier ?

Une rose s'effeuille au rameau trop las ;
Au fond du parc le vent siffle dans la ramée
Son chant monotone de mort ;
Une rose s'effeuille sur tes genoux
Et seul notre amour demeure plus fort,
Mais sommes-nous bien sûrs encor de cela,
O toute aimée ?
Automne est déjà revenu vers nous...

XIII

LA FÉE

Chère mignonne fée
Qui n'as pour toute vêture
Que ta blonde chevelure,
Tes petits pieds sont trop lassés :
Assieds-toi sur mon pouce de vieux sorcier.

Le vent est jaloux de moi
Et souffle tant qu'il peut,
Mignonne, pour que tu aies froid ;

Mais moi j'ai cueilli mes trois roses
Et mes araignées sont de bonnes couseuses
Qui t'en feront une jolie robe.

Le vent peut jaser aux branches
Que je ne suis qu'un vieux fou;
Qu'il marmonne tout l'automne
Et jase ce qu'il veut aux branches :
Le vent n'est qu'un vieux jaloux.
Mais moi j'ai tué la souris blanche
Pour t'en faire un manteau bien doux
Et voici sa queue soyeuse, mignonne,
Pour te la mettre autour du cou.

XIV

CHANSON A LA LUNE

La lune peut
Sur la soie bleue
Du soir
Mettre son masque d'or
Et la comète perdre sa queue,
Qu'importe ?

Cette fille peut rire plus fort
Sur la route ;

Ce garçon peut retourner boire
Et celui-là qui les écoute
Peut pleurer tout bas derrière ma porte :
Qu'importe ?

COURSES DE NICE

CARNAVAL DE NICE 1913

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

DE 1re ET DE 2e CLASSES POUR

CANNES, NICE, MONACO — MONTE-CARLO, MENTON

vrés du 1er JANVIER au 3 FÉVRIER 1913, dans les Gares et aux prix réduits indiqués au verso.

VALIDITÉ : 20 JOURS (*)

ajoutant au jour de départ ou du dernier jour de la période d'émission, si le voyage est commencé après cette période,

ulté de prolongation de deux périodes de 10 jours (*), moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 pour cent (10 %)

porteurs des billets de 1re classe sont admis, sans supplément de prix, dans train de jour " COTE D'AZUR RAPIDE " et dans le " TRAIN DE NUIT TRA-RAPIDE ", dans les limites fixées par l'affiche de la marche des trains

NOTA. — Les voyageurs empruntant le train de jour " COTE D'AZUR RAPIDE " ne peuvent s'arrêter en cours de route qu'à partir de Marseille ; dans le sens du Littoral sur Paris, ils ne peuvent, en aucun cas, user de cette faculté.

(*) *Dimanches et Fêtes compris.*

DES GARES CI-DESSOUS AUX GARES CI-CONTRE	ITINÉRAIRES	CANNES		NICE		MONACO-MONTE-CARLO		MENTON	
		1re Classe	2e Classe	1re Classe	2e Classe	1re Classe	2e Classe	1re Classe	2e Classe
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Paris	Dijon, Lyon, Marseille	177 40	127 75	182 60	131 50	185 45	133 55	186 65	134 40
Belfort	Dôle, Dijon, Lyon, Marseille	155 40	111 90	160 60	115 65	163 45	117 70	164 80	118 65
	Lons-le-Saunier, Lyon, Marseille	143 65	103 40	148 85	107 15	151 70	109 25	153 05	110 20
Vesoul	Dôle, Dijon, Lyon, Marseille	150 »	108 »	155 25	111 75	158 10	113 80	159 45	114 80
	Lons-le-Saunier, Lyon, Marseille	138 25	99 55	143 45	103 30	146 35	105 35	147 65	106 30
Besançon	Dijon, Lyon, Marseille	139 25	100 30	144 50	104 05	147 35	106 10	148 70	107 05
	Lons-le-Saunier, Lyon, Marseille	127 50	91 80	132 70	95 55	135 60	97 60	136 90	98 60
Gray	Dijon, Lyon, Marseille	134 25	96 65	139 45	100 40	142 30	102 45	143 65	103 40
Nevers	Clermont Ferrand, Nîmes, Marseille	131 90	94 95	137 10	98 70	139 95	100 75	141 30	101 75
	St-Germain-des-Fossés, Lyon, Marseille	134 05	96 55	139 25	100 30	142 15	102 35	143 45	103 30
Is-sur-Tille	Lyon, Marseille	128 85	92 80	134 05	96 55	136 90	98 60	138 10	99 45
Dijon	Lyon, Marseille	124 50	89 65	129 70	93 40	132 55	95 45	133 90	96 40
Genève	Culoz, Lyon, Marseille	118 95	85 65	124 15	89 40	127 »	91 45	128 20	92 30
	Culoz, Grenoble, Aix, Marseille	111 20	80 10	116 40	83 85	119 30	85 90	120 60	86 85
Clermont-Ferrand	Nîmes, Marseille	104 »	74 85	109 20	78 60	112 05	80 70	113 40	81 65
Saint-Étienne	Lyon, Marseille	101 15	72 80	106 35	76 55	109 20	78 60	110 40	79 45
	Chasse, Marseille	94 60	68 10	99 80	71 85	102 65	73 90	104 »	74 85
Lyon-Perrache	Valence, Marseille	91 55	65 90	96 75	69 65	99 45	71 60	100 80	72 60
Lyon-Brotteaux	Valence, Marseille	91 75	66 05	96 95	69 80	99 80	71 85	101 15	72 80
Grenoble	Aix, Marseille	83 65	60 25	88 85	64 »	91 75	66 05	92 90	66 90
	Valence, Marseille	90 20	64 95	95 40	68 70	98 30	70 75	99 45	71 60
Valence	Marseille	73 60	53 »	78 80	56 75	81 65	58 80	83 »	59 75
Avignon	Marseille	52 75	38 »	57 95	41 75	60 80	43 80	62 15	44 75
Cette	Tarascon ou Lunel, Arles, Marseille	59 45	42 80	64 70	46 55	67 55	48 65	68 70	49 45
Nîmes	Tarascon, Marseille	53 75	38 70	58 95	42 45	61 80	44 50	63 15	45 50

NOTA. — Les voyageurs pourront s'arrêter, tant à l'aller qu'au retour, à deux gares de leur choix, à condition de faire viser leurs billets par les gares d'arrêt, à l'arrivée et au départ, (Voir toutefois le Nota d'autre part, relatif au train « Côte d'Azur Rapide ».)

Ces billets sont également délivrés dans les **Bureaux de Ville de la Compagnie** et dans les **Agences de Voyages.**

Des billets de même nature sont délivrés sur les **Réseaux du Midi, du Nord, de l'Etat-Ouest et de l'Orléans.**

XV

RONDE

Les fées qui ont des cœurs de roses
Et les fous qui ont des cœurs de soie
A la ronde s'assoient,
A la ronde se reposent.

Prennent pour cavaliers les fous
Les fous qui ont des grelots d'or et des lunes
A leurs chapeaux à plumes,
Les fous qui sont fous comme vous.

Prennent pour amoureuses les fées
Les fées malicieuses
Qui ce matin se sont coiffées
De la rosée des yeuses.

Et s'en vont la ronde déclose
Et s'en vont les cœurs de soie
A l'ombre argentée des bois
Conter fleurette aux cœurs des roses.

XVI

CHANSON DU MERLE

Du merle noir dans la haie fleurie
Ou du loriot jaune dans le pommier gris
Que préfères-tu, fillette qui ris ?

De la rose pâle qui va s'ouvrir
Ou de l'œillet sombre de Barbarie,
Que préfères-tu, fille qui souris ?

Mais de ce joli damoiseau de cœur

Ou du bonhomme tout cousu de billets bleus,
Qui préférais-tu, belle fille en pleurs ?

XVII

LA NEIGE

Marion a rangé son rouet
Ce soir, et clos l'huis entr'ouvert ;
Je n'entends plus que ma girouette enrouée
Qui grince et tourne au vent d'hiver.

La neige est douce sur mon toit comme une plume ;
La bise siffle à ma serrure brisée
Et le givre enjolivé de lune
Fleurit aux losanges de ma croisée.

Printemps, printemps, tu auras beau venir encor,
Jeunesse pour nous n'est plus :
J'aurai la barbe grise et le corps tout perclus
Et notre ancien amour sera sans doute mort.

XVIII

A LA FONTAINE

Parmi les fleurs qui bordent la fontaine,
Laquelle cueillerez-vous, ô bien aimée,
La marguerite ou la marjolaine
Ou la rose encor fermée ?

Parmi les fleurs au bord de la margelle
Quelle fée ou quel fou viendra s'asseoir,
Pierrot ou Urgèle,
En dentelles d'argent fin, ce soir ?

Ni Pierrot fou, ni fée Urgèle,
Ni la marguerite, ni la marjolaine,
Mais toi, bien aimée, au bord de la margelle
Comme une rose plus grande et plus légère
Parmi les roses qui bordent la fontaine.

XIX

LA PIE

La pie est perchée sur un pieu
Du pré ;
La rosée brille dans l'herbe bleue ;
Mon cœur, mon cœur, pourquoi soupirer?

J'entre dans la prairie
Et la pie s'envole légèrement ;
Mais j'ai toujours sur ce cœur meurtri
Le poids de mon tourment.

Sous le soleil d'avril qui joue
Pas une goutte de rosée ne demeure,
Mais j'ai toujours cette trace de pleurs
Sur la joue.

XX

LES TROIS ROSES

Fillette qui files comme une épousée
Il y avait trois roses à ta croisée,

La première était encore en corset vert
Quand vint l'enfant qui l'a mise à son chapeau
Et s'en est allé, blondin au front ridé,
En jouant de la doucine ou du pipeau,
O gué ! sans que tu l'aies même regardé.

Fillette qui files comme une épousée
Il y avait trois roses à ta croisée.

C'est au chaperon d'un archer, souviens-toi
Que la seconde est morte sans un frisson ;
Il l'avait prise en riant, de ses gros doigts,
Et s'en est allé jouer de suite aux dés
Sans se retourner, avec quelque chanson
D'amour léger, sans même te regarder.

Fillette qui files comme une épousée,
Il y avait trois roses à ta croisée.

Mais la troisième personne n'est venu
La cueillir à ta fenêtre en souriant,
Ni joli pastourel, ni reître inconnu ;
Ses pétales doucement se sont froissés,
Et moi qui ne sais ni chansons d'Orient
Ni d'ailleurs, je m'amuse à les ramasser.

Fillette qui files comme une épousée
Il y avait trois roses à ta croisée.

XXI

NOCTURNE FAMILIER

Le cher homme ventru
Dans son lit
Dort d'un sommeil profond,
Et moi j'écoute le bruit de la pluie
Qui tombe dans la rue
Et le rat qui danse au-dessus du plafond.

Ennui, ensorceleur ennui
Qui grignotes mon cœur sans merci
Comme ce rat,

Pourquoi me poursuivre ainsi ?
Je frappe au mur et le danseur s'enfuit,
Mais quand donc cessera
Cette pluie dans la nuit ?

Ah ! quand donc cessera mon tourment
Est-ce que le coq ne va pas bientôt chanter ?
Je compte en vain les coups d'une horloge qui sonne
Et je me tourne de tous côtés ;
Le gros homme charmant
Continue son somme ;
Est-ce que le coq ne va pas bientôt chanter ?

XXII

LES TROIS JEUNES FILLES

J'ai rencontré trois jeunes filles :
Mon cœur, pourquoi tant d'émoi ?
Le temps n'est plus des bals sous les charmilles
Ni des propos d'amour sournois
Dont folles têtes se grisent :
Amour n'est point fait pour les barbes grises :
Mon cœur, mon vieux cœur, pourquoi tant d'émoi ?

Le temps n'est plus : me voici solitaire
Et lassé ;

Mais de vous qu'est-il donc advenu
O jolie dame du notaire
Dont je baisais la gorge nue
Au temps passé ?

Et de Margot, la belle au dé,
Et de la demoiselle des Adrets,
Que reste-t-il désormais ?
Dents branlantes et mains ridées...
Mais où est le joyeux drille
Que j'étais ?

Le temps n'est plus, hélas ! d'aimer :
J'ai rencontré trois jeunes filles.

XXIII

LE CORTÈGE

Je vous ai vu passer un soir de songe, Roi,
  Avec des fous, des pages et des colombes
En simarre d'azur, de velours et d'orfroi,
  Avec la fille du roi de Trébizonde.

La rose de l'amour fleurissait à vos doigts
  Et des robes froufroutaient sous les venelles ;
La rose de l'amour fleurissait à vos doigts :
  Des ménestrels reprenaient des ritournelles.

Et moi vieux mendiant des carrefours du roi
  Seul, j'ai pleuré d'avoir vu l'amour des belles
En regardant s'enfuir le cortège en arroi
  Au son des grelots tintant en ribambelles.

XXIV

PAYSAGE

En passant devant le pré maigre je m'appuie
Sur la barrière,
Et je fais envoler tout un quatuor de pies
Qui jacassent furieusement dans l'air,
Comme des clarinettes de buis.

Paysage aux beaux arbres mourants
Quand te reverrai-je ?
Déjà ce soir le vent

Fait tournoyer tes feuilles
Comme des corneilles ;
Voici novembre : ah ! tu seras bientôt pareil
A ces mornes pies porteuses de deuil
Avec tes souches noires sous la neige.

Paysage singulier, adieu :
Je te laisse mourir peu à peu
Dans ce soir gris couleur de taupe et de vieux rat ;
J'entends au loin la chouette au cri faible ululer,
Et dans la nuit sans lune bientôt tu seras
Pareil enfin à mon cœur sombre et désolé.

XXV

AMOUR EST MORT

Amour est mort
Et mon vieux cœur n'est plus que cendre,
O belles ;
Allez-vous-en, la barque vire dans le port
Et le bonheur là-bas doit vous attendre ;
Allez-vous-en par couples lents en ribambelles,
Roses aux corsages et bras sournois
Aux tailles frêles ;
Allez-vous-en, mon pauvre cœur est sans émoi :
Amour est mort pour moi.

Et toi qui restes encore ce soir,
Enfant, douce enfant si tendre,
Ne regarde plus mon visage
De tes yeux clairs trop pleins d'espoir ;
N'écoute pas davantage
Le fou mensonge de ma voix :
Fussé-je roi
De Samarkande
Je ne pourrais t'offrir qu'un peu de mon faux or,
Mais mon vieux cœur n'est plus que cendre :
Amour est mort,
Amour est mort pour moi.

A la mémoire de ma mère

MARIE A. MARY.

LA ROUTE

(1904)

LA ROUTE

Sur ton beau tapis de poussière rose,
De poussière grise, de poussière blonde,
O route, rois ou pauvres, fous ou fiancés,
Cueilleurs de baisers ou cueilleurs de roses,
Sur ton beau tapis de poussière blonde,
Tout le monde, tout le monde, tout le monde
Y a passé.

Les charmants cortèges des cent princesses
Sur leurs haquenées chamarrées de soie

Avec en tête trois jolis trompettes
Gonflant leurs joues rouges et sonnant sans cesse,
Des airs, des airs, des airs de fête
Et de joie.

Avec les dix pages qui vont à pied
Chaussés de souliers fins à la poulaine
Et qui racontent des histoires de cour
Sur les vieux seigneurs estropiés
Et sur les jeunes châtelaines.

Avec la reine qui se penche vers un gueux
Et vide en son chapeau sa bourse de velours,
Avec les suivants aux chevaux fougueux
Faisant tinter tour à tour
Les grelots d'or et d'argent aux carrefours.

Et puis les gens de guerre allant en Allemagne
Au son des fifres, des peaux d'âne et des tambours,

Les fantassins et les soudards sans sou ni maille,
Avec de grands mousquets et de grandes moustaches,
Et des roses en guise de gage
A leurs pourpoints trop râpés et trop courts.

Ceux qui s'en vont le cœur léger et rassasié
En leurs habits percés de balles et de trous,
Ceux qui s'en vont vers le trépas,
Monsieur de la Palice et ses quat'-z-officiers,
Monsieur de Malborough et ses quatre beaux pages
Monsieur de Marlborough qui ne reviendra pas.

Et puis ceux des villages,
Les loqueteux, les paysans, les claquedents,
Les miséreux et tous les jacques aux culs nus,
Les marmiteux, les pauvres hères qui se ruent
Vers l'inconnu,
La vieille haine au cœur et l'âpre faim aux dents,
Et qui dévalent des coteaux,
En rangs farouches et pressés,

Avec des serpes, des bâtons et des couteaux
Avec des pierres et des coutres de charrues,
Avec des pics, avec des fourches et des faux,
Tous ceux qu'on tue
Dans les fossés
Comme des chiens.

Et puis les bohémiens
Et les danseurs de corde et les faiseurs de tours,
Et les diseuses de bonne aventure
Et les vendeuses de philtres d'amour
Que les filles écoutent,
Et les sorcières aux mystérieux détours
Qui parlent des choses futures
Ou du passé,
Et tous, et tous, ô route
Sur ton beau tapis de poussière blonde
Ont jadis passé.

Et moi aussi, le trimballeur de rêves,
Moi qui voudrais te suivre jusqu'au bout du monde,

O belle route, et qui chanterais
Les plus belles chansons du monde
En allant vers Ys ou vers Ysselmonde,
Et qui chanterais sans trêve
En passant par le village ou la forêt.

Et moi, moi qu'on doit reconduire un jour
Entre tes haies fleuries de roses,
Mort d'avoir tant souffert pour un peu de beauté,
Mort, mort, et pour toujours le crâne vide et sourd,
Tandis que les porteurs rêveront d'autre chose
En faisant ballotter
Mon corps et mon vieux cœur dans leur boîte de bois.

Moi qui passerai là pour la dernière fois
Avec un drap de toile cousu dessus mon front
En guise de chemise pour l'éternité
Moi qui passerai là pour la dernière fois,
O route,

Comme tous, tous, tous, et comme toutes,
Les beaux et les belles, les gueux et les rois
Y passeront.

TABLE

TABLE

FILLES-FLEURS

I. — La Belle au bois dormant. 7
II. — Ondine 9
III. — Marguerite à la fleur 11
IV. — Dame Elaine 13
V. — Liliane. 15
VI. — Colombine 17
VII. — Yeldis 19
VIII. — Isabelle 21
IX. — Esmérée 23
X. — Hérodiade. 25
XI. — La Reine des Fous 27
XII. — Dame Kundry 29
XIII. — Orientine 31
XIV. — La Reine de Trébizonde 33

XV. — La Fille du Roi 36
XVI. — Izel 39
XVII. — Mahaud 42
XVIII. — Yseult 44
XIX. — Elise aux fuseaux 46
XX. — Lorely 48

SQUELETTES FLEURIS

ROMANCES A LA ROSE

I. — Romance à la Rose. 55
II. — Sabbat. 57
III. — La Rose morte 59
IV. — La Reine du lac 61
V. — Le Page 63
VI. — Ne dors pas 65
VII. — Prends ces roses. 67
VIII. — Romance à la Rose. 69
IX. — L'Aveu 71
X. — Le Souci, la Rose ou la Marjolaine . . . 73
XI. — Crépuscule 75

INTERLUDE DE LIEDS

I. — Le Fou 79
II. — La Naine 81
III. — Chanson de Thulé 83
IV. — Au jardin joli 85
V. — L'amour mort 87
VI. — Au bord des eaux 89
VII. — La Reine des Roseaux 91
VIII. — La Promesse inutile. 93
IX. — Mélisande au fuseau. 95
X. — Les osselets 97
XI. — Nocturne 99

SQUELETTES FLEURIS

I. — La Cueilleuse de Roses 103
II. — Au Pré aux Clercs 105
III. — Le Grimoire 107
IV. — Le Squelette 109
V. — La Méprise 112
VI. — Le Bal des Squelettes 114
VII. — Berceuse 117

VIII. — La Corde 119
IX. — Peter Schlemihl 121
X. — Le Pendu 123
XI. — Schéhérazade. 125

BALLADES DES BALADINS

I. — Ballade du Routier. 129
II. — Loys 131
III. — Soir d'Orient. 133
IV. — Les Baladins. 135
V. — Le Retour 137
VI. — Chanson d'autrefois 140
VII. — La Sérénade 142
VIII. — Yolande 144
IX. — A la Taverne 146
X. — Romance de Bohême 148
XI. — Chanson de Thulé 150

LE FABLIAU DES FOUS

I. — L'âne et la fée 155
II. — Suite d'images 157

III. — Le Rêveur 159
IV. — Messire de Coquelicoquibus 161
V. — La Fleur de trèfle 163
VI. — Le Brandon 165
VII. — Le Baladin 167

POÈMES DE BOHÊME

I. — Chanson de Bohême 171
II. — Klingsor 173
III. — Chanson de Bohême 175
IV. — Matin d'Octobre. 177
V. — Les Fileuses 179
VI. — Le Rideau 182
VII. — Chanson de Bohême 183
VIII. — Le Corbeau 185
IX. — Les Quatre Escargots 187
X. — Madrigal 189
XI. — Les Bohémiens 191
XII. — Automne 193
XIII. — La Fée. 195
XIV. — Chanson à la lune 197
XV. — Ronde 199

XVI. — Chanson du Merle 201
XVII. — La Neige 203
XVIII. — A la Fontaine 205
XIX. — La Pie. 207
XX, — Les trois Roses 209
XXI. — Nocturne familier 211
XXII. — Les trois jeunes filles 215
XXIII. — Le Cortège 213
XXIV. — Paysage 217
XXV. — Amour est mort. 219

LA ROUTE

Sur ton beau tapis 223

Université BIBLIOTHÈQUE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le huit février mil neuf cent treize

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

714 X 7

936

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AVR 30 1979
MAY 07 '79
OCT 12 1979
JUN 04 2003
UO OCT 01 2003

CE

a39003 003738795b

CE PQ 2623
.E342P62 1913
COO LECLERE, LEC POEMES DE BC
ACC# 1236723

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volume

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « en cyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compos des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique . Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.....	1.25	Un numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

Poitiers.— Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.